

Le Samedi

VOL. I. - NO. 42.

MONTREAL. 29 MARS 1890.

LE NUMERO 5 CTS.
PAR ANNEE \$2.50

LE BAGAGE DE CROQUEMITAINE



Par le plus grand des hasards Croquemitaine est passé la semaine dernière sous les fenêtres du SAMEDI au moment où nous avions un appareil photographique sous la main. C'est la première fois que nous le voyons. Nous avons pu prendre une vue excellente.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 29 MARS 1890.

CHASSE-SPLEEN

Comme le fromage paraît sec au rat pris dans la cage!

Si vous voulez qu'une cheminée tire bien, donnez-lui quatre as.

Si vous voulez réussir, ne parlez pas et laissez les autres scier votre bois.

Le tirebouchon a noyé plus d'hommes que les appareils en liège n'en ont sauvé.

Le whiskey s'améliore avec l'âge; mais l'âge ne s'améliore pas avec le whiskey.

La censure des ignorants est à peu près le seul éloge réel que nous recevions dans cette vie.

Une visite du soir chez les voisins leur fait toujours plaisir. Si ce n'est pas en entrant, c'est en partant.

Un millionnaire de New-York vient de perdre dix millions dans une demi-minute. Cause: maladie de cœur.

Il est aussi facile de dire la vérité que des histoires en l'air à sa femme; mais ce n'est pas toujours la même chose.

Le ministre de la milice devrait introduire le poker dans nos écoles militaires pour apprendre aux soldats à bien tirer.

Les Grits veulent améliorer l'acte des poids et mesures, afin de faire définir la valeur légale d'un scrupule de conscience.

Un conseil au chef Hughes: Si jamais la police se choisit un patron, elle sera forcée de prendre Josué. C'est le seul qui ait jamais pu arrêter le soleil.

Un homme conciliant non seulement se rend agréable aux yeux des autres; mais rend tous les autres agréables à ses yeux.

Le mouvement en faveur de l'augmentation de gages va devenir irrésistible, parce que toutes les jeunes filles sont en sa faveur.

Quand une jeune fille commence à s'occuper du nœud de cravate d'un jeune homme, les jours de célibat de celui-ci sont comptés.

Nous croyons que c'est par erreur qu'un journal racontant une mort accidentelle intitulé son article: "Fatal mais désagréable accident."

Quand un homme veut obtenir une faveur de sa femme, il lui envoie son fils; quand une femme veut une faveur de son mari, elle lui envoie sa fille.

Une corsetière de Paris pour ne pas perdre son enseigne a remplacé: "Corsetière de l'Impératrice du Brésil" par "Corsetière de la République du Brésil."

Observez le jeune père qui a soin de son premier bébé; et vous verrez en dix minutes un déploiement d'ingéniosité qui devrait le faire un grand inventeur.

Qu'on ne dise pas que les sauvages manquent de prévoyance et de délicatesse. Ils ne veulent pas se marier, parce qu'ils n'ont plus d'ouvrage à donner à leurs femmes.

Une modiste a découvert une Californie le jour où elle a mis tout près de la porte un perroquet chargé de dire à l'arrivée d'une cliente: "Cristi! la belle femme!"

L'homme fait une grande affaire de se moucher un nez d'un pouce et demi de long, quand l'alligator qui en a un de deux pieds de long n'en tire absolument aucune gloire.

MOTS D'ENFANTS

Marguerite (assise sur le sofa près de son fiancé).—Dis donc, Clara, qu'est-ce que c'est que tu nous joues là?

Clara (15 ans).—Oh toi et Alfred, vous devriez le savoir?

Alfred.—Je parie que c'est *Le souflet d'amour*.

Clara.—Non, c'est la valse *Des Lunatiques*.

La maman.—Tu as toujours été sage à l'école, mais j'ai su qu'aujourd'hui tu as été si méchant, que le professeur a dû te garder pendant la récréation.

Paul.—Ça ne me servait de rien d'être sage aujourd'hui! mes chaussures sont si justes, que je n'aurais pas pu jouer avec les autres.

M. Bonuegrip (courtisant la grande sœur).—Mais, Fernand, comme tu grandis! Bien sûr tu vas faire un homme avant ta sœur, si tu continues.

Fernand.—Je crois bien. Comment veux-tu qu'elle fasse un homme! Elle ne peut pas grandir. Depuis cinq ans que je la connais, elle reste toujours à vingt ans.

Ce soir-là, Fernand a eu bien du mauvais temps.

La mère.—Viens-t'en polisson. Tu viens de te battre encore, hein, avec les gens de l'armée du salut?

Jules.—Qu'est-ce que ça fait? ils nous ont insultés.

La mère.—Tais-toi; il ne faut jamais se battre. Je vais te lire l'Histoire Sainte, maintenant, pendant les vêpres. A quel chapitre que nous étions?

Jules (d'un air hypocrite).—C'était au chapitre, là, tu sais bien, quand Jacob se bat avec un ange.

Le patron a beau régler son horloge, elle est toujours en arrière quand il arrive le matin et toujours en avant lorsqu'il part pour le lunch.

—Dis donc, garçon, peux-tu m'expliquer pourquoi cette horloge avance toujours quand je suis ici?

Le garçon de bureau (qui est le coupable).—Je ne sais pas monsieur, c'est probablement parce qu'elle se dépêche plus quand elle sait que vous la voyez.

Le fiancé est dans le salon quand Tommie lui demande:

—Maman me dit que vous allez amener Victorine. Est-ce vrai?

Le fiancé.—Oui, mon cher, dans quelques semaines elle sera chez nous et mon papa et ma maman seront son papa et son maman.

Tommie.—Alors, au lieu d'être ma sœur, elle sera votre sœur?

Le fiancé.—Oui, à peu près comme cela.

Tommie (en confidence).—Écoutez, je dois vous dire quelque chose. Quand votre papa et votre maman seront sortis, faites bien attention de faire tout ce qu'elle voudra, parce qu'elle vous battra comme du blé.

Ami de la famille.—Dis-moi, mon petit homme, quelle place as-tu à l'école?

Norbert.—Si je montais, monsieur, je serais l'avant-dernier.

Un des principaux membres du gouvernement est dans une famille amie. Une charmante petite lutine de 5 ans, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, pénètre tout à coup dans l'appartement.

—Viens m'embrasser, ma belle gamine, lui dit le politicien.

—Non, je ne vous embrasserai pas.

—Ah! bah! Et pourquoi?

—Parce que ma bonne, elle m'a dit que c'est vous qui ruinez le pays.

Le maître d'école impatienté.—Tu es la honte de l'école. Est-ce ton père qui t'a donné cette paresse-là?

Tommie.—Non, monsieur, papa a encore toute la sienne.

Chez le Recorder:

—Ainsi, vous n'avez pas huit ans, et vous avouez être l'auteur de ce vol?

—Oui, Votre Honneur.

—Savez-vous que vous commencez un peu tôt...

—Papa est malade, monsieur... alors je le remplace! je suis petit; mais j'ai du cœur.

Clémence fait sa prière, mais rendue à: "Faites la grâce à mon frère (Georges de faire un bon garçon) elle s'arrête.

La mère.—Vite donc, continue.

Clémence.—Je ne peux pas dire cela

La mère.—Pourquoi donc?

Clémence, (à qui Georges vient de donner une tripotée).—Le bon Dieu connaît si mal Georges qu'il va croire que je veux rire de lui.

Alfred (10 ans).—Ah! maman! Tu as entendu? Je crois que c'est le monsieur dans le salon qui embrasse Philomène.

Tommie (6 ans).—Moi, je crois que c'est la vache qui s'a arraché une patte de dedans la boue.

TROP BON NAVIRE

Passager, (demandant pour la centième fois): —Toujours, capitaine, il n'y a pas de danger que le navire sombre?

Le capitaine, (exaspéré).—J'ai bien peur que non.

PENDANT LE CAREME

—Pouvez-vous me prêter \$20, mon cher collègue?

—Vraiment, c'est un très grand plaisir...

—Merci; je suis bien content.

—Mais, mon vieux, nous sommes en carême, et j'ai pris la résolution de retrancher tout ce qui me fait plaisir.

SIGNE CERTAIN

Julie.—Je suis certaine maintenant que Georges m'aime, et qu'il veut que je sois sa femme.

Amanda.—Comment le sais-tu?

Julie.—Je le sais, parce qu'il commence à prendre maman en grippe.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

De quel sujet vous entretenir ? Des plaisirs de la saison ?... Il n'y en a aucun : le matin, vous partez emmitouffés jusqu'aux oreilles, le midi, vous évitez les flaques d'eau, et le soir, il vous faut un parapluie. Depuis près de deux mois les raquettes sont abandonnées à leur sort, les glissoires publiques ne sont plus que des fantômes, et le patin ne décrit ses arabesques que dans l'imagination. Ainsi, parler des plaisirs, ce serait un moyen de nous attrister, en nous les faisant regretter. Oh ! mais j'y pense, causons donc des grandes promenades qui s'accomplissent chaque jour à travers la ville, dans toutes les directions et sur toutes les rues...

* *

Maison à louer !

Allons, ne vous mettez pas en colère, ne froissez pas ce journal, surtout, ne le jetez pas au feu, pour la seule raison que ce texte, non content d'orner les portes et les fenêtres, ose encore s'étaler ici, devant vos yeux. Je ne conteste pas qu'il vous occasionne bien des ennuis, lorsque, sur sa propre invitation—bien entendue—votre logement est la proie des curieux dont vous guidez vous-même les pas... par politesse, et même par prudence (mère de la sûreté). Je ne nie pas non plus qu'il soit pour vous la cause de bien des fatigues, lorsque, toujours sur sa muette invitation, vous gravissez des escaliers interminables, pour redescendre ensuite avec un espoir de moins. Mais il faut être clément envers lui, car quel est celui qui connaît au juste sa signification ?

* *

Depuis trois ans, un pauvre journalier occupe le même logement. Mais voilà qu'un jour le propriétaire s'avise de faire une inspection générale ; depuis longtemps il rumine dans son esprit un moyen de se débarrasser de ce locataire. Or pendant sa visite, il aperçoit sur le mur deux ou trois clous, protestant de la violence avec laquelle on les a enfoncés. Et le prétexte est tout trouvé :—Comment ! Un locataire qui dégrade mes murs ! Vous aurez à quitter ce logis au mois de mai.

Le lendemain vous pouvez lire en toutes lettres : *Maison à louer*. Ici, cette phrase a la signification de sévérité, d'injustice ; elle semble dire : "Le propriétaire de cette maison ne connaît ni la pitié, ni la loyauté, n'entrez pas." Et c'est à qui entrera le premier.

* *

Il y a dix ans que vous n'avez pas éprouvé les tracasseries, les fatigues, les ennuis du déménagement : par conséquent, il y a dix ans que vous vivez heureux. Mais ne voilà-t-il pas que votre propriétaire se met en tête d'augmenter ses loyers ? Encore, s'il était raisonnable, vous vous soumettriez à ses conditions ; mais il vous demande un prix exorbitant, allez-vous l'accepter ? Naturellement non, vous préférez déménager ; et dès le jour suivant, vous pouvez voir vous-même, à la droite de votre porte, ces mots immortels : *Maison à louer*.

Ils semblent dire : "Fuyez cette demeure, l'ambition plane sur elle, n'entrez pas." Mais malheureusement, ils ne peuvent être compris, et votre logement est bientôt envahi par toutes sortes de gens.

* *

Vous êtes propriétaire, et vous ne pouvez parvenir à vous faire payer de l'un de vos locataires. Comme l'année a été très fructueuse en fait de réparations, elle ne l'a pas été pour votre capital. Puisque vous ne pouvez pas même retirer un centin du locataire en question, vous l'avertissez sans préambule ni détours qu'il aille s'établir ailleurs. Et sur le haut de sa porte vous mettez délicatement les célèbres mots : *Maison à louer*. Ici, ils signifient : "Entrez, vous trouverez un bon propriétaire ; il est dans des embarras pécuniaires, venez à son secours en louant ce logis, entrez." Hélas ! personne ne comprend cette touchante invitation, et personne n'entre.

* *

Vous avez un locataire qui fait chaque soir un tapage d'enfer, chez lui ; ses voisins sont venus vous porter plainte, vous l'en avez averti, mais il n'en devient que plus insupportable. Naturellement, vous ne pouvez l'endurer plus longtemps, vous l'envoyez promener, et vous apposez sur sa porte les mots populaires : *Maison à louer*. Cette fois encore, ces mots possèdent une grande force d'éloquence. "Entrez, mesdames et messieurs, venez visiter ce logement, il est très confortable ; le propriétaire est le meilleur homme du monde ; entrez, entrez." Et l'on passe, sans se rendre à cette pressante invitation.

Oui, je le répète, qui connaît la signification de ces mots qui frappent nos yeux si souvent ? Si l'on se donnait la peine d'approfondir les choses, que d'actions inconnues ne mettrions-nous pas au jour !

* *

Je l'ai déjà avoué, ceux qui se préparent au déménagement sont sujets à bien des ennuis, bien des fatigues, lorsqu'il leur faut recevoir les personnes qui ont eu l'idée bizarre, saugrenue, de visiter le logement. Il en est de même pour ceux qui ont eu la malencontreuse envie d'afficher sur leur porte ces quatre mots bien connus : *Maison de pension privée*.

Et tenez, il n'y a pas plus d'un mois, deux disciples d'Esculape flânaient sur les rues, comme c'est d'ailleurs un peu l'habitude de tous leurs confrères.

—Dis donc, s'écrie l'un d'eux, j'ai froid ; n'aurais-tu pas quelqu'ami dans les environs, chez qui nous puissions aller goûter les bienfaits de la chaleur ?

—Je crois que non... mais tiens, regarde donc, voici une maison de pension, c'est une occasion magnifique, entrons la visiter.

Et la proposition est aussitôt exécutée. Ils examinent les chambres, discutent sur le prix avec la maîtresse de la maison, font des remarques et des objections futiles ; bref, ils simulent le désappointement, et ils sortent enchantés de pouvoir continuer leur promenade, sans ressentir davantage la rigueur du froid.

Aux intéressés à chercher le remède.

CARTOUCHE.

Montréal, 24 Mars 1890.

JALOUSIE DE MÉTIER

A.—Tiens le Dr F. va mourir.

B.—Cependant le Dr X. l'avait traité avec un succès épatant. Je l'ai vu il y a quinze jours : il était complètement guéri.

A.—C'est bien ce qui le rendait furieux, car il croyait sa maladie incurable. Tu comprends, lui qui jalousait déjà le Dr X., il a réussi à obtenir une rechute, pour avoir raison.

LETTRE D'UN BERGER A SA PROMISE

(Pour le SAMEDI.)

C'est pour te dire, Yvonne, aussi bien que je peux, que je t'aime toujours, et que je fais des vœux pour ta santé. La mienne est, grâce à Dieu, très bonne. Et je porte toujours le médaillon d'Yvonne. Je t'embrasse souvent quand au pied des côteaux, comme le Bon Pasteur je garde mes troupeaux. Tu sais, ce Bon Pasteur entouré de lumière. Que l'on voit en ouvrant ton livre de prière, sur le premier feuillet. Et je pense au bon temps où j'étais au hameau, quand venait le printemps, et que je te parlais au sortir de la messe. Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, la promesse que tu me fis un jour, pendant la fenaison, alors que tu glanais dans les champs à Louison ? Tu t'en souviens ? Assis sur la plus grosse gerbe, nous parlions du départ, et toi, d'un air superbe, tu me fis le serment de m'attendre toujours, et de rester fidèle à nos chères amours. Ah ! comme ce jour-là je te trouvais jolie ! Pas n'est besoin, vois-tu, de serment qui nous lie, car je t'aime bien, va ; et quand viendra l'instant de revoir le hameau que je regrette tant, comme j'irai vers toi d'un pied léger, Yvonne ! Tu te souviens encore de la belle Madone, en sortant du village, au détour du chemin ? Nous irons la prier, nous tenant par la main. Et puis nous causerons, le soir, au coin de lâtre, toi de tes vieux parents, et moi du pauvre père. J'ai le cœur bien serré pour te dire : "Au revoir." Quand tu verras au ciel s'allumer, vers le soir, une étoile brillante et toujours la première, dans le fond de ton cœur redis une prière pour ton pauvre promis en pays étranger : C'est la nôtre, vois-tu, l'Etoile du Berger.

PAUL VARY.

Montréal, mars 1890.

THEATRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal continue de se distinguer dans le choix des troupes qui y jouent chaque semaine. Le public s'y amuse et le bon goût qui se complait dans l'art dramatique n'est jamais froissé des représentations du Royal. On sait que le public aime les pièces intéressantes où la morale n'est pas en danger, et de fait l'on offre du drame et de la comédie de haute volée qui plaît au goût sans blesser les mœurs.

Encore cette semaine, la pièce qu'on a représentée : "The two Johns," a eu plein succès. Bons acteurs, rôles bien interprétés et rendus avec beaucoup de naturel, décors splendides et costumes de luxe, tout est de nature à satisfaire l'auditoire le plus exigeant. La foule qui se presse tous les soirs au Royal est la preuve qu'on sait l'intéresser et la charmer. Cette pièce sera jouée le reste de la semaine.

La semaine prochaine on jouera au Royal une comédie des plus aimables : "Dot." On aura le plaisir d'entendre Mlle Florence Bindley, qui a fait fureur aux Etats-Unis.

COMPOSITION A 50 CENTINS DANS LA PIASTRE

Rupture d'amoureux :

Elle, (faisant la tragédie).—Reprenez ce cœur que vous me donnâtes.*Lui*.—Non, pas tant que cela ; faisons des concessions. Rendez-moi seulement mon diamant et nous serons quittes.

ESPÉRONS

Visiteur (à un ministre méthodiste).—Monsieur je veux vous parler à propos de cette bête puante de Jones...*Le ministre*.—Allons ; il ne faut pas se servir de mots pareils.*Le visiteur*.—Que voulez-vous ? C'est un homme impossible. Il empoisonne mes chiens ; il fait des histoires sur mon compte ; il va me faire mourir.*Le ministre*.—Patientez, mon ami ; le crime a toujours son chatiment. Il sera bientôt puni. Si ce n'est pas dans ce monde-ci, ce sera dans l'autre.*Le visiteur*.—Tout ça c'est bien bel et bon ; mais si le mécréant venait à se convertir sur son lit de mort !*Le ministre*.—Non, non, espérons pour le mieux.



X

L'amoureuse de la jeune veuve, (apercevant des pantoufles démesurées).—Freddy, qui se sert de ces pantoufles ?

Freddy, (qui vient de se les faire appliquer violemment).—C'est maman.



XI

P'tit Louis.—Je ne pleure pas parcequ'il m'a fait mal ; c'est parcequ'il n'a pas voulu que je le frappe moi aussi. C'était toujours à son tour.



XII

Prétendant.—Ta sœur Eva aime-t-elle à me voir venir ici ?

Charley.—Je crois bien ; vous la menez au théâtre ; vous lui donnez des bonbons...

Le prétendant.—Comme cela, tout le monde est content que je vienne ?

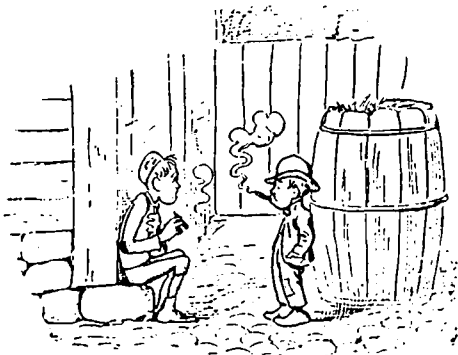
Charley.—Oui, même monsieur Alphonse ; vous savez celui avec qui elle doit se marier ; il dit que vous lui épargnez bien de l'argent.



XIII

Mabel.—Notre maître dit qu'il ne faut jamais se plaindre de notre sort. Si nous sommes bonnes, nous toi ?

Maud.—Je n'ai pas besoin de cela pour être bonne moi. Chaque fois que je ne le suis pas, maman me donne la volée.



XIV

Jach.—Pouah ! Ça ne te rend pas malade,

Willie.—Moi, j'ai commencé quand j'étais petit garçon.



XV

Dalle Bêbê.—Pourquoi monsieur le curé il a dit que nous étions faits de poussière ?

La mère.—Parce que c'est vrai, ma chérie.

Bêbê.—Pas moi toujours, je suis venue au monde dans le mois de Janvier.

LA BECASSE

Les chasseurs tiennent la bécasse en grand honneur et la mettent au-dessus de la perdrix. La bécasse, en effet, a une saveur et un goût délicieux. Quand elle est jeune et grasse et faite à point, on peut la considérer comme un aliment réparateur. Mais comme elle a besoin, pour développer toutes ses qualités, d'être soumise au faisandage, le médecin doit l'exclure du régime alimentaire des convalescents.

L'omelette aux œufs de bécasses passe aussi pour un mets réparateur et d'un goût exquis.

Le rôti de bécasses est la préparation par excellence de ce gibier. « Une bécasse n'est dans toute sa gloire, dit Brillat-Savarin, que quand elle a été rôtie sous les yeux d'un chasseur et surtout du chasseur qui l'a tuée ; alors la rôtie est confectionnée suivant les règles voulues et la bouche s'inonde de délices. »

Mise en broche avec une cuirasse de lard, elle doit être surveillée avec soin, car, trop cuite, elle ne vaut rien. Mais cuite à point, placée sur

la rôtie noire et onctueuse, elle est, au dire de Blaze, un des morceaux les plus délicats qu'un galant homme puisse manger.

Les autres préparations de la bécasse sont nombreuses. La purée de bécasse, entre autres, passe pour le plus haut résultat de la science culinaire.

M. de Saint-Just, dans son épître à Sablé d'Herville, s'écrie dans son enthousiasme :

Quand la bécasse est réduite en purée,
Qu'elle est par l'art sagement préparée,
Ce mets si rare et non moins précieux
Ne doit servir qu'aux banquets de nos dieux.

L'ORIGINE DE TOUT LE TROUBLE

A la cour de police.

Cause d'assaut et de batterie : *l'homme vs. mari*.

Le magistrat, (au témoin).—Avez-vous assisté au commencement du trouble ?

Le témoin.—Oui, Votre Honneur.

Le magistrat.—Comment étiez-vous là ?

Le témoin.—Comme garçon d'honneur.

CE CHER FIDO

Madame, (annonçant à son mari les nouvelles de la journée).—Tu sais que Fido a mangé le Canari, ce matin ?

Le mari, (déjà courroucé).—Ah, bah ! Qu'est-ce que vous lui avez fait pour cela ?

Madame.—Je lui ai fait prendre de la pepsine. Tu sais, cette pauvre petite bête, elle n'est pas accoutumée à une nourriture aussi riche !

PESEZ VOS EXPRESSIONS

On cause du docteur Z..., dans un salon :
Très contesté, le docteur Z...

Il a ses fanatiques qui le proclament génial.

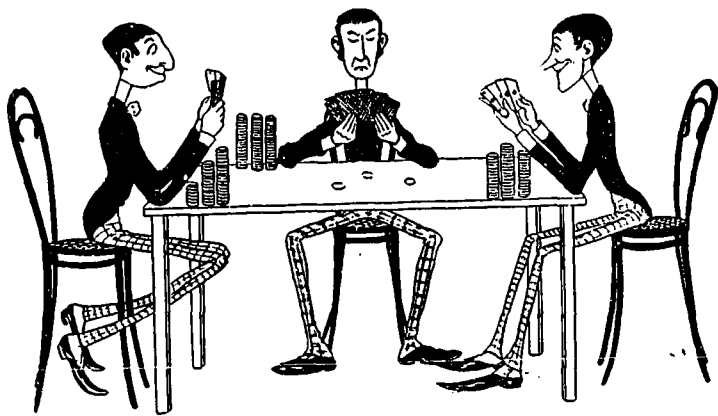
Il a ses détracteurs qui l'échinent sans pitié.

L'un des premiers s'entretenait avec l'un des seconds.

—Quel médecin ! Quelle science ! On n'en revient pas !

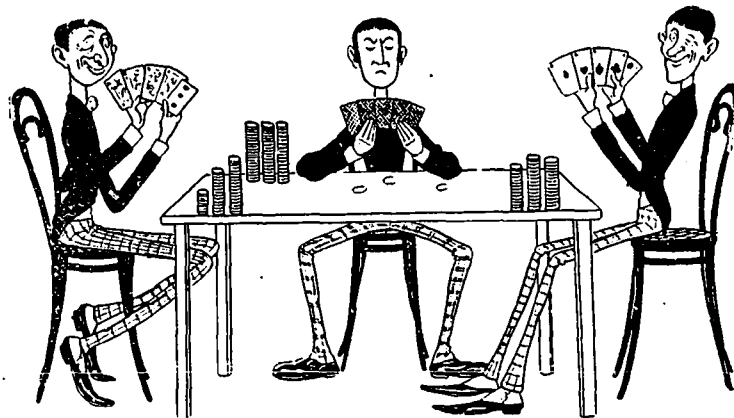
—C'est justement ce que je lui reproche.

LES PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DU POKER



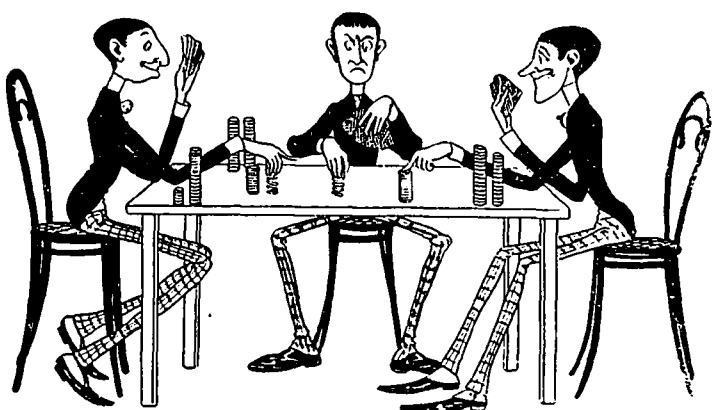
I

Avant que la partie ne s'engage tâchez de lire le jeu de vos adversaires sur leur figure,



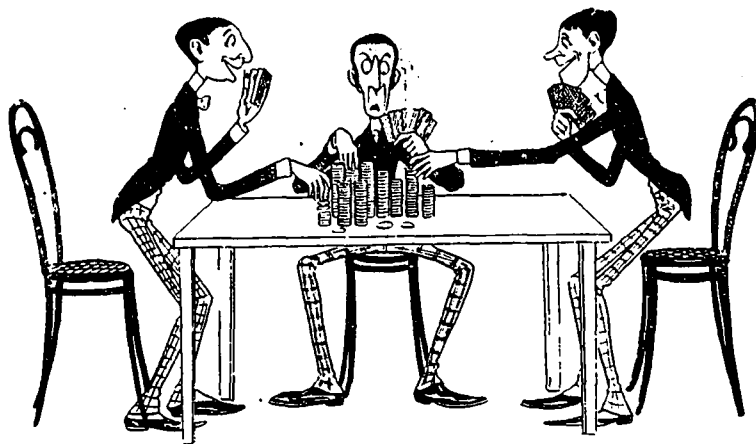
II

Pour la circonstance nous vous faisons voir le dessous des cartes, parce qu'il serait difficile de décider quel est le visage le plus confiant des deux ; l'un ayant quatre as et l'autre quatre rois.



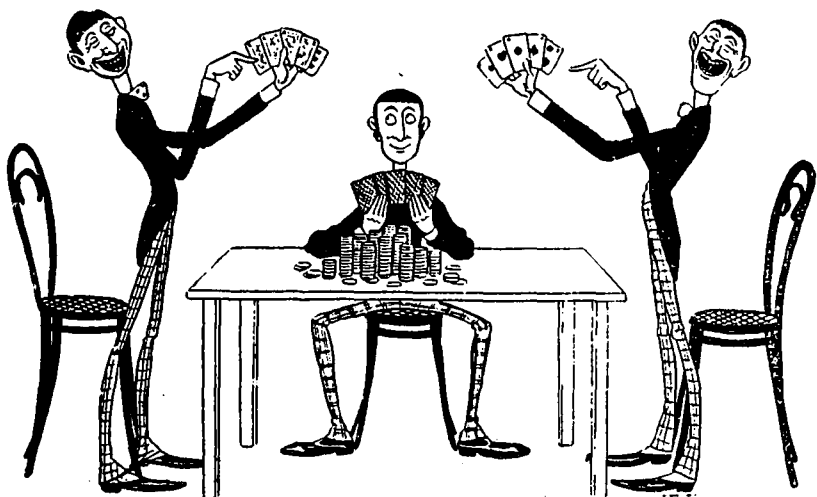
III

Une fois la partie engagée, ayez du sang froid. Les deux champions ci-dessus sont aussi graves que leur constitution le permet.



IV

Il est des moments où l'on n'est pas maître de soi. Voyez le malheureux du milieu qui s'est laissé entraîner. Il est probable qu'il n'a pas étudié la physionomie de ses adversaires.



V

Comme il n'y a plus rien à parier, il semble qu'un rayon de soleil est venu consoler la pauvre victime que nous plaignons. Car, voyez-vous, c'est le moment où tout le monde a du plaisir.....



VI

Parce qu'il est plus sûr de rire avant qu'après. L'hypocrite ! il avait la sequence-flux (straight flush) et il ne le disait pas !

N. B.—Un bon joueur ne doit jamais oublier de se donner ce jeu-là au moins une fois dans le cours de la soirée.

LE PAIN

Le seul pain digne de ce nom est confectionné avec la farine de froment.

Le bon pain doit être bien levé, criblé de trous, d'une croûte ferme et cassante, sa mie doit être blanche, bien homogène, et élastique quand on la presse entre les doigts ; il doit être d'une odeur et d'une saveur fraîche et appétissante.

D'après les analyses de Payen, le pain de Paris renferme 1/6 de croûte et 5,6 de mie. La croûte contient 15 pour cent d'eau, la mie 45 pour 100, et le tout réuni donne une moyenne de 40 pour cent.

Contrairement à une erreur vulgairement

répandue, le pain frais est beaucoup plus hygiénique et plus nourrissant que le pain rassis ; il est d'une digestion plus facile en même temps.

Mangez donc toujours votre pain très frais, d'autant plus que cette substance ne se conserve pas, et qu'il s'y développe facilement des millions de cryptogames qui peuvent transformer en aliment dangereux cet aliment si sain.

On a relevé des empoisonnements mortels, à la suite de l'ingestion de pains moisis.

Les meilleures conditions dans lesquelles on peut faire le pain, sont celles-ci :

Panifier avec le moins d'eau possible.

Saler convenablement.

Faire cuire lentement.

Ne point conserver les pains plus de douze heures ; ils doivent être consommés pendant ce laps de temps.

Ne point entasser les pains les uns sur les autres.

MAUVAISE SUGGESTION

Beauté passée d'âge entrant chez Laviollette et Nelson.—N'est-ce pas drôle ? Je ne me souviens plus du tout de ce que je voulais acheter !

Le jeune commis.—Est-ce teinture pour cheveux ? quelque cosmétique ? Du savon contre les rousseurs ? Une bouteille de Bloom of youth ?...

La beauté discutable a pris les chars Urbains au plus vite.

LA POLITESSE COMME L'HYGIÈNE EXIGENT QU'ON SOIT GAI A TABLE



Comme le père Maldégrossi arrive de Californie avec une fortune faite, son neveu l'avocat lui fait grand accueil. Le père Maldégrossi qui a tout fait là-bas, même du cirque, se croit obligé d'amuser la société. — A ta santé, ma vieille bigouille de neveu et à ma vieille croute de nièce.

MAUVAISES RENCONTRE

Dlle Hautegomme (au bal). — Pardonnez-moi, M. de Grandton, comment se fait-il qu'un de mes gants sorte de votre habit ?

M. de Grandton (intrigué et confondu). — Comment expliquer la chose ?

Dlle Hautegomme. — Je ne le saurais. Il est bien vrai qu'au bal d'hier j'avais confié mes gants à M. de Lapanne, qui a oublié de me les remettre ; mais ce n'est pas une raison pour qu'ils soient chez vous.

M. de Grandton, (quelques minutes plus tard à de Lapanne) : — Écoute, quand tu iras louer un habit chez le père X... tu auras soin d'en vider la poche au retour. J'ai loué celui que tu avais hier, et j'ai eu un joli résultat. Vas t'en expliquer avec Dlle Hautegomme.

LA REGLE ET NON L'EXCEPTION

Le mari. — Vois donc, les pantalons que je veux mettre pour la pêche n'ont pas un bouton.

La femme, (avec douceur). — Vois-tu, John, si vous veniez à périr, je pourrais t'identifier par tes pantalons.

Le mari. — C'est ce qui te trompe : ce sont tous des gens mariés.

UNE BONNE RECOMMANDATION

Delle Willis. — Où allez-vous donc, papa, ce soir ?

Le père Willis. — A notre assemblée de tempérance. Tu sais, il faut travailler d'ur pour les sauver ces pauvres jeunes gens.

Delle Willis. — Du moment que c'est pour cela, tâchez donc de m'en sauver un bon petit jeune.

HOMMAGE AU PHILANTROPE

Un étudiant, (à son ami). — Vois tu le vieux monsieur qui vient ? Il a essayé plus de larmes que toute la population de Montréal ensemble.

L'ami. — Vrai ! Il est si bon que cela ?

L'étudiant. — C'est le plus grand fabricant de mouchoirs de l'Angleterre.

QUAND ON AIME A S'INSTRUIRE

M. Caustique. — Ainsi, cette chère madame Gadousier est morte ?

M. Portenouvelles. — Oui, morte et enterrée.

M. Caustique. — Enterrée ! Hum ! Je suis prêt à parier que vingt-quatre heures après elle connaissait l'histoire de toutes ses voisines du cimetière.

ROUGH ON RATS

La jeune maîtresse de maison (annonçant tout en larmes un grand malheur à son mari). — Si je te disais que les rats ont mangé tous les gâteaux que j'ai faits hier !

Le mari. — Vrai ! Ils ont tout mangé ?

La jeune femme. — Tous. J'ai envie de pleurer.

Le mari. — Allons, il ne faut pas se désespérer pour la mort de quelques rats.

DÉSILLUSION

Mère (enchantée de son garçon). — Je vois que tu te conduis bien au collège. Je viens de trouver ton petit cahier de notes avec toutes tes dépenses. Tu fais bien de mettre la moitié de ton argent pour la Propagation de la Foi.

Le fils (intrigué). — Je ne comprend pas bien. Montrez-moi donc cela :

La mère. — Tiens tu vois, presque à toutes les pages P. F.

Le fils (s'oublant). — Ha ! Cela veut dire "Pour Fumer."

ENTHOUSIASME MAL CALCULÉ

Dans un magasin de chaussures.

Le marchand (qui veut faire corroborer son opinion par son commis). — Madame, ce soulier porté par vous est tout simplement délicieux. James, comment paraît le pied de madame dans cette chaussure ?

James (décidé à trouver le dernier mot de l'admiration). — Immense !

TROP PERSPICACE

Clareton (à un Five o'clock tea). — Avez-vous vu M. Dégommé aujourd'hui ?

Dlle de Lapenouillière. — Oui ; même qu'il m'a laissé un peu brusquement, je ne sais pas bonnement pourquoi, parce que je lui faisais le compliment que vos pantalons lui allaient à merveille.

UN MALENTENDU

Frédéric. — Je te croyais au mieux avec Dlle Laritorne ! Et elle vient de te foudroyer du regard !

Charlie. — Un grand malheur. Imagine-toi qu'elle m'avait demandé, au jour de l'an, des bonbons pour remplir son soulier ; et moi, sans y penser, je lui en ai envoyé quatre livres.

DIGNE D'ÊTRE DEMOISELLE D'HONNEUR

Un digne élevé dans la mollesse, sans force comme sans valeur, se tenant à peine debout, n'en fait pas moins une cour assidue à une belle fille qu'il veut épouser.

L'autre soir, se trouvant une minute seul avec elle, il fait sa déclaration :

— Je vais vous demander en mariage, lui dit-il.

Elle, riant aux éclats :

— Non, pas ça : demandez donc plutôt d'être ma demoiselle d'honneur.

PETIT AIDE FAIT GRAND BIEN

Un évêque d'esprit dîne un soir dans le monde. Un garçon maladroit lui renverse sur les genoux une assiettée de potage bouillant.

Soubresaut du saint homme, accompagné d'un premier mouvement intérieur promptement réprimé de colère. Puis reprenant son sang-froid malgré des douleurs cuisantes.

— Est-ce qu'il n'y aura pas un profane parmi vous, messieurs, pour fournir le mot de circonstance ?

ÇA NE SE PASSERA PAS COMME CELA

M. Parvenu (à son imprimeur). — Que signifie ceci, monsieur ? Je vous avait dit que je ne voulais pas de fla-fla pour ma petite soirée musicale.

L'imprimeur. — Oui, monsieur, je vous ai compris.

M. Parvenu. — Bien ; n'avez-vous pas fait tout le contraire dans vos programmes, en lançant même dans le public les noms de certains artistes ?

L'imprimeur. — J'ai fait selon vos ordres. Les morceaux sont imprimés ; mais les noms des artistes n'y sont pas.

M. Parvenu. — Lisez vous-même ; vous dites : "Deux grands morceaux par Beethoven et Mozart." Qui, diable vous a payé pour faire de la réclame à ces gens-là ! Je ne les recevrai seulement pas chez moi !

UNE AMÉLIORATION

M. de la Cinquantaine. — Voulez-vous être ma femme ?

Dlle de la Vingtaine. — Non ; mais

M. de la Cinquantaine. — Bon ! Assez ! toujours la même ritournelle : devenir ma sœur ?

Dlle de la Vingtaine. — Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ajoutais, quand vous m'avez interrompu : "Mais je consentirais bien à être votre veuve."

UNE LECTURE SUR LA TEMPERANCE



I
Voilà comment on part.



II
Voilà comment on continue.



III
Voilà comment on arrive.

LES RESULTATS D'UNE LONGUE PRATIQUE



Le médecin.—Vous avez la lèvre bien équipée ; mais ça peut se guérir.

Le patient.—La lèvre ? Je ne viens pas vous voir pour cela ; je suis le joueur de fifre du corps de musique de St. X... C'est pour un gros rhume, monsieur.

L'AVENIR EST AU TABAC



(EN 1910.)

La mère.—Pour l'amour de Dieu, donne une cigarette au bébé afin de l'empêcher de pleurer !

UNE MALHEUREUSE COINCIDENCE



Le maquignon.—Elle ne reverra jamais quarante ans.
Delle de L'aplissure, (qui a le malheur de passer sur ces entrefaites).—Vous êtes des polissons, tous tant que vous êtes.

AFFAIRE DE GOUT



Ella.—Quels farceurs vous êtes tous ! Moi, jolie, avec ce nez retroussé !
Alfred.—Vous ne voyez pas qu'il est jaloux de la délicieuse petite bouche qui l'avoisine !

UN QUART D'HEURE CHEZ LE BARBIER DU "SAMEDI."

(Suite.)



XVI

—Encore un plaister ici, s'il vous plaît.

XVII

—Marquez cela.

XVIII

—Là, la petite va me trouver de son goût !

XIX

—S'ils m'ont équipé ! Comment sortir sans prendre le rhume ?

PHILIPPINO !

En Canada on dit Philippino.
En France on dit :

BONJOUR PHILIPPINE !

C'est une interpellation adressée à quelqu'un que l'on met en défaut, à la suite d'un jeu en usage dans la société ; c'est-à-dire la séparation d'une amande double.

En Allemagne cette interpellation est très répandue, mais elle est appliquée dans un tout autre sens qu'ici. Voici l'origine de ces deux mots :

On est au dessert, on vient de faire passer le plateau des quatre mendiants, composés, on le sait, de noix, de noisettes, de raisins secs et d'amandes. Vous cassez une amande et vous la trouvez double. Vous gardez pour vous une moitié et vous offrez l'autre à votre voisin, qui accepte et vous prévient qu'elle gardera un bon souvenir de votre généreux partage.

Le lendemain ou le surlendemain, le premier jour enfin que vous rencontrez votre aimable voisin, oublieux que vous êtes de l'amande partagée, vous vous apprêtez à lui dire simplement bonjour. Mais elle prend les devants en vous disant : *Philippino* ou *Bonjour Philippine* ! Vous êtes pris, c'est vous qui avez perdu, et vous devez un gage, que vous payez au gré de la personne qui vous a mis en défaut.

Pourquoi Philippine et non Valentine ou Clémentine ?

Il y a dans la langue allemande un mot qui se prononce presque absolument de la même manière que notre Philippine : c'est *Vieilliebeken*, qui signifie *très aimé* et qui fait allusion à l'union intime des deux amandes renfermées dans la même coquille.

Le jeu de *Philippine* était l'amusement favori d'un personnage célèbre, M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique sous Louis-Philippe, à qui l'on prêtait ces fameuses paroles tenues chez le duc d'Orléans, le veille des journées de juillet : *Nous dansons sur un couteau* ! M. de Salvandy, homme de manières fort distinguées, ne manquait jamais au dessert d'offrir à sa voisine la moitié de l'amande double qu'il trouvait. Ainsi fit-il un jour à une dame très connue, dans un dîner donné au ministère.

Bonjour, Philippine ! s'écria quelques jours après cette dame, invitée à une soirée où elle ren-



XX

Le client.—Votre fer me paraît un peu chaud ; essayez-le sur du papier.
Le barbier.—Ne craignez pas ; aussitôt que ça sent le brûlé, je m'arrête.

contra le galant auteur d'*Alonzo* ; celui-ci s'excusa de s'être laissé mettre en défaut et demanda pardon.

—Oui, mais vous payerez un gage.

—Très volontiers, et lequel ? dit le pénitent.

—Une mèche de vos beaux cheveux noirs, fit malicieusement la dame.

M. de Salvandy portait encore une chevelure abondante et frisée de la plus belle couleur d'ébène ; mais ce beau noir, disait on, était obtenu par le secours de la chimie, déjà fort avancée à cette époque.

LE RETOUR DES MOUCHES

Nous reviendrons bientôt à l'époque de l'année où l'animal ailé

que nous avons mouche appelé croît et multiplie à l'infini, et devient, dans certaines contrées, un véritable fléau.

Il y a une variété innombrable de mouches, et, quelque bon naturaliste que l'on puisse être, il est impossible de connaître seulement le dixième des

dénominations appliquées à ces insupportables diptères.

La mouche dite *domestique* est la seule qui soit intéressante, parce qu'elle est la plus commune, celle avec laquelle la pauvre humanité est obligée de vivre et contre laquelle elle emploie une foule d'engins de destruction pour la plupart inutiles.

Cette mouche puilule.

C'est le convive qui prend place à votre table, se pose sur votre assiette, goûte effrontément le premier aux mets qui vous sont servis et effleure de sa trompe membraneuse les bords du verre que vous allez porter à vos lèvres.

C'est là le témoin indiscret de vos actions. Elle est à vos côtés, sur vous, sur le livre que vous lisez, sur le papier que vous noircissez, sur la toile que vous badigeonnez et sur la musique que vous étudiez ; elle est sur votre figure, sur le nez, sur les yeux, sur le front, sur les mains ; ce parasite est incessant ! Il revient à l'assaut, vous aiguillonne, vous excite, vous salit et vous fait fuir.

On s'est servi pendant très longtemps de poisons liquides et de papiers infectés pour se débarrasser de ces insectes, mais le moindre inconvénient de ces moyens de destruction était de laisser partout

des milliers de cadavres de ces ennemis.

On se sert maintenant, dans les restaurants, dans les cuisines, dans les boutiques et dans les lieux où se fabriquent des sucreries, d'une petite cage faite de toile métallique, dans laquelle la mouche, attirée par un morceau sucré, s'introduit sans en pouvoir sortir ; on en prend ainsi des milliers.

Mais le seul moyen infaillible pour s'en préserver, c'est l'absence aussi complète que possible de la lumière. La mouche aime la clarté du jour, le soleil, la chaleur. Eh bien, en laissant votre appartement dans le demi-jour, vous n'aurez que très peu ou point de mouches.

Nous donnons, à titre de curiosité, les principales qualifications des mouches.

Mouche bleue, mouche météorique, mouche géante, mouche-araignée, mouche arénée, mouche parasite, d'automne, à bateau, à bec, bécasse, bombardière, bourdon, cornue, dévorante, éphémère, vibrante, du vinaigre, etc.

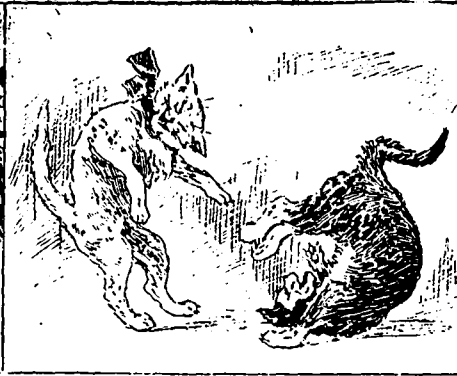
Nous allons oublier la *mouche du coche*, bien commune et bien connue, celle-là !

ABUS DE CONFIANCE



I

Tommy s'est avisé de servir un milk-punch à ses deux favoris.



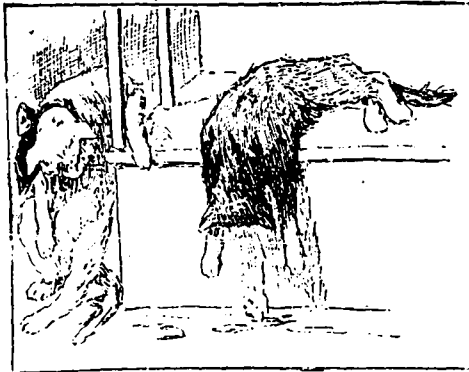
II

—Sais-tu que la vie n'est pas amère?...
...Dingue... Tigne... Ligne... !!! Tra-la-là!



III

—C'est trop de plaisir rien que pour deux !
Razzle-dazzel—Front, frt... frt...



IV

—Oh! my!!! C'est pas des rats que je vois, c'est des renards.



V

—J'm'en r'r'tourne!



VI

—Une chance que notre maître est échevin !
Oui, il va la voter la prohibition!

LE DUELLISTE... DÉLICAT

PROCÈS POSSIBLE. DÉFENSE

L'homme qui défend son honneur l'épée au poing est bien vu dans le monde, au tribunal c'est le contraire; par contre le monde méprise un homme qui se laisse enlever le respect, et au tribunal, on ne s'en occupe pas.

L'homme bien né a vivement fait son choix.

Mais qu'arrive-t-il, c'est que la police vexée fait toutes sortes de misères à l'homme qui se respecte. Oui, elle le poursuit, lui mange son argent, lui fait des procès, le met à l'amende, et souvent en prison.

Que la police poursuive, soit, c'est sa manie, chacun les siennes, mais se laisser condamner, ce serait trop naïf.

Pour éviter cette calamité, il faut avoir un bon avocat et surtout l'inviter à méditer la plaidoirie suivante, que je n'hésite pas à recommander comme modèle du genre aux jeunes stagiaires, et même soi-disant maîtres du barreau :

La police ayant la manie de se mêler toujours des affaires des autres, il arrive fréquemment que le duel est suivi d'un procès.

Les prévenus y gagnent non moins fréquemment des peines variables, selon les cas particuliers de la rencontre. Pourquoi ces condamnations iniques?

Parce que les duellistes ont le tort de s'adresser à des avocats de carton, des mazettes.

Le duel serait si facile à défendre devant des juges, si les défenseurs avaient un peu de bon sens!

Tenez, par exemple, imaginons une affaire quelconque; supposons une affaire entre journalistes, la suivante: M. Bocottret du *Parceur* a inséré dans son journal les lignes que voici :

« La Norvège n'a jamais eu à subir un pareil hiver; le froid y est tellement rigoureux, que les cultivateurs se sont vus forcés de mettre des gilets de flanelle aux navets pour les empêcher de geler. »

M. Failanoc du *Samedi* a démenti le fait en écrivant :

« En Norvège, on ne met pas de gilets de fla-

nelle aux navets, ainsi qu'un de nos stupides confrères a cherché à l'insinuer, mais on les frictionne toutes les deux heures avec de l'alcool camphré. »

M. Bocottret a naturellement gîllé M. Failanoc, et on s'est battu à l'épée pour réparer l'injure.

Nier le fait, c'est impossible. S'excuser, dire que c'était pour rire ou qu'on ne l'a pas fait exprès, il n'y faut pas songer.

Le plus simple, c'est d'avouer franchement, et de se cramponner à la défense.

Ce ne serait pas faire preuve d'éloquence que de dire :

« Ces messieurs ne se sont fendus l'un sur l'autre, que pour s'assurer si leurs pantalons étaient solidement cousus. »

Non, ce serait témoigner d'une certaine méfiance envers messieurs les tailleurs, et les froisser inutilement.

Il vaut mieux se draper dans son mérinos, et s'écrier :

Messieurs de la cour,

Messieurs les jurés,

Il faut réellement que votre hanneton ait eu les pattes en l'air, pour que vous nous ayez mis dans l'obligation de venir étaler sur vos prétentieuses tartines, le beurre mi-sel du ridicule,

(*Surpris par ce début, le président sera capable d'en renifler sa sonnette.*)

Vous n'avez pas de loi relative au duel; en vertu de laquelle voudriez-vous nous condamner?

C'est absolument comme si vous aviez la prétention de faire remettre un fond de culotte à une paire de guêtres!

(*Les jurés commenceront à être très perplexes.*)

Si jamais vous aviez le toupet de nous condamner, qu'en résulterait-il?

Vous laisseriez supposer que vous blâmez les adversaires de ne pas s'être tués tout à fait et que vous les fourrez en prison, pour les punir de s'être ratés. Car il faut bien en convenir, s'ils étaient morts, vous n'auriez pas la cruauté de faire mettre leurs cerceux chez Payette, n'est-ce pas? Condamner des duellistes survivants, ce serait pousser à l'assassinat.

Permettez-moi, Messieurs de la cour, de m'écrier avec Cicéron : *Constitutis passum trochicus* : ce n'est pas très chic.

(*Les magistrats se sentant dans leur tort feront une fameuse grimace.*)

On n'est pas diffamé, on n'est pas battu, on n'est pas volé, mais on n'est ridiculisé,—ce qui est pire, car vous le savez, Messieurs, le ridicule tue en France—et la loi qui prévoit les autres cas, n'accorde aucun recours contre l'individu qui vous fait passer pour une huître; que faire alors?

Aller trouver le monsieur et lui enlever le cou? Non, car en cas il vous ferait mettre au poste.

Lui répondre : *Fous en êtes un autre!* Avez-vous que c'est bien mesquin!

Quelle ressource reste-t-il donc à l'homme outragé?

Aucune.

Aussi, je n'hésite pas à le déclarer, c'est vous magistrats, vous qui représentez la loi, qui devriez être déclarés coupables de n'avoir rien inventé pour punir les gens qui blaguent les autres.

Qu'un particulier sollicite la permission d'aller se couper le nez avec un contrôleur d'omnibus, on la lui refusera.

Pourquoi?

Parce qu'on trouve inutile que ce particulier s'amuse; on ne trouve pas nécessaire qu'il coupe le nez de personne. Dans l'armée, que voyons-nous?

Nous voyons le contraire; c'est-à-dire que si un soldat demande la permission de se battre en duel, on la lui accordera toujours, et si son adversaire refuse de s'aligner, on fourrera même l'adversaire au clou.

Or, que représente l'armée? La loi, l'ordre, n'est-ce pas?

Eh! bien, si l'ordre et la loi peuvent se battre en duel pourquoi ne le permettez-vous pas aux simples civils.

Tout aux militaires alors! Vous ne trouvez pas que ce soit déjà suffisant de les autoriser à ne payer que trois sous au lieu de six dans les omnibus!

(*Les jurés ne manqueront pas de se dire entre eux: Voilà un quillard qui est joliment malin.*)
Me parlerez-vous de religion?

Oh alors ! comme je vais vous administrer le coup de brosse de la défense sur la redingote de l'accusation !!!

Le Créateur n'est-il pas le Dieu des armées ?
Que font les années ?

Elles s'entre-tuent dans de vastes duels, où cent mille hommes se rencontrent en face de cent mille autres.

Pourquoi ces immenses duels ?

Pour satisfaire deux monarques, dont l'un a dit de l'autre : Il a un nez comme une saucisse plate, ou bien : Il a des pieds comme des boîtes à violon.

Ces duels ont de ce côté curieux, que ceux que cola regardent restent tranquillement chez eux, et que ceux qui se battent, sont justement les gens que cela ne regarde pas.

Eh ! bien, ces organisateurs de duels, avez-vous jamais eu seulement l'intention de les mettre à l'amande, quand ça ne serait que de :

*Vingt-cinq francs,
De vingt-cinq francs cinquante ?*

Non.

Pourquoi ?

Parce que vous n'y avez d'abord pas songé, et que si vous y avez songé vous vous seriez dit : c'est de la part du Dieu des armées, si la chose a eu lieu.

Eh ! bien, sachez-le : qui peut le plus peut le moins ; si vous permettez à deux cent mille hommes de s'éventrer, à plus forte raison devez-vous le permettre à deux seulement.

(Très entêtés les jurés se contenteront de se gratter ferme la dessus de la tête.)

Un mot encore en finissant ; si le duel est défendu, pourquoi ne l'empêchez-vous pas ?

Nous nous sommes battus à Bagatelle, le gardes ne nous ont rien dit.

Oh ! je sais bien que vous allez me répondre : c'est parce qu'ils ne vous ont pas vus.

Mais c'est justement là leur tort ! Si les gardes nous avaient vus, ils nous auraient empêchés.

Pourquoi ne nous ont-ils pas vus ? Parce qu'ils n'étaient pas là.

Pourquoi n'étaient-ils pas là ? Parce qu'ils faisaient mal leur service.

Or, que représente- les gardes ! La loi, qui, elle-même est représenté par le commissaire, qui représente le ministre, qui, lui représente le chef de l'Etat.

Dans le principe, ce sont donc les gardes que vous devez punir si vous voulez absolument des victimes mais je vous prévient que le chef de

ENTRE BONNES AMIES



Mad. Hikes. — Quelle belle blonde que cette Dlle Rintoul ! Mais ce que je ne comprends pas : tous les Rintoul sont bruns et sa mère est Espagnole. D'où lui vient ce blond-là ?

Madame Gentis. — Mais de Paris, ma chère.

l'Etat ne sera pas content, il sera même vexé de se voir condamné dans la personne de ceux qui le représentent.

(Les jurés perplexes, tout le temps de cette magnifique plaidoirie, ne trouveront rien à répondre, car au moment d'ouvrir la bouche, le président lui-même s'apercevra qu'il s'est complètement usé la tête à force de se gratter.)

Voilà ce que j'appelle une défense, mais malheureusement les orateurs sont si rares aujourd'hui !...

ATHOS.

FIN.

OUI... MAIS

Tom. — Qu'as-tu Charlie ? tu es bien distrait aujourd'hui ?

Charlie. — Je songe justement au jour où je fis mes adieux à ma bien aimée que je devais épouser à mon retour et à ma première entrevue avec elle hier, après six long mois de séparation.

Tom. — Elle a du être heureuse de te revoir je suppose ?

Charlie. — Du moins elle le paraissait.

Tom. — Et... tu l'a prise dans tes bras, tu l'as embrassée, sans doute ?

Charlie. — Je l'aurais bien fait, mais une seule chose m'en a empêché.

Tom. — Qu'est-ce que c'est donc ? C'est permis dans ce cas.

Charlie. — Son mari ne m'aurait pas laissé faire.

A MOITIÉ MARIÉ

Le Revd. M. Featherston raconte une expérience assez drôle.

« Une dame du Tennessee m'avait vivement intrigué à propos de son mariage. J'étais son voisin de table et pour entrer en conversation, je lui demandai : "Vous êtes mariée, sans doute ?" — "Je ne suis qu'à moitié mariée," me répondit-elle, et elle se tut. Je me perdis en conjectures. Qu'est-ce qu'un demi-mariage ? Je me décidai à lui demander des explications. — "Je vais vous dire, me dit-elle, j'ai obtenu mon consentement au mariage ; mais l'autre ne l'a pas encore donné. Aussitôt que l'autre moitié de notre couple aura dit oui, nous serons complètement mariés."

TRAITEMENT MODERNE



Le médecin. — La science a fait des progrès immenses. Ainsi nous ne saignons plus.

Le patient. — Pas avec lancette, du moins.

UN BON NATUREL



La dame. — Votre meilleur morceau de viande.

Le boucher. — Pour vous ou pour votre chien ?

La dame. — Pour moi. C'est demain ma fête et je veux que mon Fido ait le plaisir de me trouver une figure aimable toute la journée.

LE CEREMONIAL DU NORD-OUEST



Le marié.—Merci bien, monsieur le ministre, de nous avoir mariés ; mais vous savez, je n'endure pas d'insultes.

Le ministre.—Ah ! Euh ! Qu'est-ce que j'ai fait ?

Le marié.—Il me semble que la mariée est assez jolie pour que vous l'embrassiez ! Allons, vite !

SAGE PRÉCAUTION



Le maître.—Qu'est-ce que tu fais-là, Baptiste ?

Baptiste.—Il paraît que la grippe, c'est des insectes ; je mets les moustiquaires aux fenêtres pour l'empêcher d'entrer.

UN GRAND RISQUE



Le voleur de poulets.—Ne tirez pas ; vous allez tuer votre coq de 20, qui ne veut pas me lâcher.

LE COIN DE JOE

EXTRAIT DE SON ALBUM

Nos vices ont du bon et nos qualités du mauvais ; l'avare paie ses dettes et le généreux les oublie !

* *

—S. est marié ?
—Oui mon cher.
—Depuis quand ?
—Huit jours.
—Avec qui ?
—Ne m'en parle pas !
—Un sot mariage ?
—Tout ce qu'il y a de pis.
—Au physique ?
—Elle est hideuse !...
—Au moral ?
—Elle n'a pas le sou !

* *

Un individu accusé de bigamie répondait au juge qui lui demandait pourquoi il avait pris deux femmes :

Voyez-vous, votre honneur, lorsque je n'avais qu'une femme, elle me battait, depuis que j'en ai deux, elles se battent entre elles et je jouis d'une paix relativement douce.

* *

Un seul tabac adoreras
Le jeune mari, uniquement.
Le cigare ne fumeras
Mais la pipe seulement.
Une bouffarde n'achèteras
Que pour deux centins seulement,
Toi-même les cultiveras
Sans procédé, tout bonnement.
Pipe d'autrui ne casseras
Ni la tienne conséquemment.
Ton brûlot ne prèteras
Qu'à tes amis à bon escient,
A lui tu ne préféreras
Que ta femme ! mais rarement.
La carotte cultiveras,
Mais de tabac pas autrement.
Le moins du monde cracheras
Afin de vivre longuement,
Et tous les soirs mes vers liras
Pour t'endormir profondément.

JOE.

LE MOT JUSTE

Un jeune viveur dort le jour et passe ses nuits dans les clubs.

Lorsqu'il parle de son père, il ne dit jamais "l'auteur de mes jours", mais "l'auteur de mes nuits !"

LES BESOINS DE L'ÉPOQUE



Le père.—Vrai, mon enfant, je ne crois pas que tu aies deux onces de cervelle dans la tête.

Le fils.—Mais, papa, on n'a jamais besoin de cela maintenant.

Ayez pitié d'un pauvre sourd qui veut voir clair.



M. de Lichebabine, (désirant protéger sa dignité, au guichet du théâtre).—S'il vous plaît un siège bien en avant, parceque j'ai le malheur d'être sourd.

RIEN QUI PRESSE



Vieil adorateur.—Est-ce que vous n'aimeriez pas à être l'enfant gâtée d'un bon vieillard.

Delle Jouvefranche.—Oui, beaucoup, dans cinquante ans d'ici.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

II

Un cavalier et une amazone s'avançaient au galop de chasse de deux vigoureux mustangs mexicains.

—Ce ne sont pas des habitants d'Augustin, dit un trappeur.

—En tous cas, ils ne connaissent pas le danger, dit Grandmoreau.

—Sa broussaille est pleine de panthères ! fit remarquer Main-de-Fer.

—Sans compter que les partis indiens s'aventurent très loin vers la ville !

Les promeneurs ont aperçu le groupe formé par les cinq coureurs de prairies.

Tous deux ils s'avançaient aussitôt avec la plus parfaite confiance.

Les chasseurs éprouvent une stupéfaction profonde ; ils regardent avec attention l'homme assez imprudent pour exposer une femme dans des parages si dangereux.

Le cavalier est presque un vieillard.

Mais il paraît porter gaillardement l'âge avancé qu'accusent ses cheveux blancs et les rides qui sillonnent son visage.

Il est vêtu à la française.

Une rosette rouge tranche sur le revers noir de sa courte redingote de cheval.

On devine dans ce personnage un ancien soldat ; quelque officier supérieur de cavalerie.

Le front intelligent, coupé carrément, l'œil loyal et assuré, le sourire bienveillant, annoncent une brave et franche nature de soldat.

L'amazone est une jeune fille, presque une enfant.

Sa fraîche et jolie figure n'accuse pas plus de seize ou dix-sept ans.

Elle est brune, son œil vif et doux brille d'un pur éclat, sa taille est fine, ronde, souple et élégante.

Toute sa personne a un charme indéfinissable dont les chasseurs sont frappés.

Tête-de-Bison paraît tout disposé à être agréable à cette charmante fille.

John Burgh, qui lorgne rarement les femmes, a fait cette réflexion flatteuse :

—Jeune miss très jolie ! ah, très jolie !

Les deux autres trappeurs approuvent du geste.

Le Cacique murmure un surnom délicieux dont il salue sur-le-champs la jeune fille :

—Ohimé ! fait-il : voilà Rosée-du-Matin.

Le vieux cavalier s'arrêta à deux pas des aventuriers.

—Gentlemen, je vous salue, dit-il.

—Je suis fort heureux de vous rencontrer.

—Nous sommes égarés.

—Vous voudrez bien, sans doute, nous aider à retrouver le chemin d'Augustin ?

—Si l'un de vous consentait à nous guider..."

Tête-de-Bison hochait la tête :

—Nous ne demandons pas mieux, dit-il, que de vous indiquer la direction à suivre, mais nous ne pouvons vous accompagner même un moment.

—Y a-t-il indiscretion à vous demander pourquoi ? demanda l'étranger.

—Vous ne paraissez pourtant pas très occupés, gentlemen, ajouta-t-il en riant.

—D'ailleurs, je vous paierai largement..."

John Burgh l'interrompit.

—Nous autres trappeurs, nous ne faisons jamais payer un service de ce genre-là.

—En effet, ajouta Grandmoreau, si on pouvait vous accompagner, on le ferait gratis.

—Mais nous ne pouvons nous éloigner, par la raison que nous attendons ici la venue d'un compagnon qui est notre chef d'expédition.

—Il a fixé l'heure de midi..."

En ce moment, un long cri d'appel se fit entendre de l'autre côté de la rivière.

—Et tenez, continua le Trappeur, ce signal nous annonce qu'il approche.

Tous les regards se tournèrent dans la direction du Rio-Colorado.

Sur la rive opposée, on distingua facilement un homme grimpé sur un quartier de rocher et saluant du geste.

—Il est exact, murmura l'un des aventuriers, mais il a pris un drôle de chemin.

—Il a pris un drôle de chemin.

—Il ne va pas passer l'eau, je suppose ?

—La rivière est pleine de caïmans..."

Grandmoreau sourit finement.

—Qui sait ? dit-il.

—Il a son idée, sans doute."

Evidemment le comte de Lincourt avait son idée.

Il se disposait tout simplement à traverser la rivière à la nage, malgré les terribles hôtes dont elle était infestée.

On pouvait parfaitement le voir faire tous ses préparatifs.

La stupeur clouait chacun des trappeurs à sa place.

L'émotion imposait le silence à tous.

Le comte commença par couper, sur la rive, plusieurs brassées de roseaux secs dont il confectionna quatre paquets ; puis, reliant ces paquets entre eux à l'aide de deux forts arondeaux solidement fixés, il obtint ainsi un radeau léger qu'il mit à flot.

Il se déshabilla alors, fit un paquet de ses vêtements et le posa sur le frêle esquif, avec ses armes.

Le tout se trouvait parfaitement à sec, et le radeau dépassait l'eau des deux tiers de son épaisseur.

Le comte de Lincourt adressa un dernier salut à ceux qui l'attendaient, et se jeta à la nage, poussant son bagage devant lui.

Il se servait peu de ses bras qu'il tenait allongés sur ses bottes de roseaux ; son busque presque entier sortait de l'eau. Il avançait sans fatigue battant l'eau du pied, et se servant tantôt d'une main, tantôt de l'autre pour se maintenir dans une bonne direction.

Les cinq trappeurs regardaient le nageur. Ils étaient profondément inquiets.

—Il est perdu ! dit Sans-Nez l'un des trappeurs.

—La rivière est pleine de caïmans.

—Il va se faire dévorer."

Tête-de-Bison n'était pas complètement rassuré ; pourtant il répondit de l'air le plus tranquille :

—Le gaillard ne se laissera pas manger comme ça du premier coup, soyez-en sûrs.

—Avant de passer dans l'estomac de ces vermines, il leur cassera plus d'une mâchoire."

Rosée-du-Matin, pour lui donner le nom poétique que lui avait trouvé le Cacique, poussait de légers cris de terreur.

Son père murmurait à part lui :

—Voilà un hardi compagnon !

Tout à coup on vit M. de Lincourt s'enfoncer dans l'eau jusqu'aux épaules.

Il ne s'appuyait plus que d'une main sur son radeau, de l'autre, il avait saisi l'un de ses deux revolvers.

Les prévisions des coureurs de prairies se réalisaient.

Leurs craintes étaient fondées.

Une longue masse verdâtre s'agitait à la surface de la rivière, à vingt brasses du nageur.

On eût dit le ventre d'une pirogue chavirée, n'étaient les visibles mouvements d'une sorte de gouvernail ondulant à l'arrière de la trop vivante épave qui nageait vers le radeau.

Rosée-du-Matin voulut crier un avertissement.

—Chut ! fit Tête-de-Bison.

—Le comte a vu l'animal.

—Il ne faut pas le distraire, mademoiselle. Le caïman était à portée de sa proie !

A trois pas du comte, s'ouvrait une immense gueule que garnissait une double rangée de dents aiguës et tranchantes.

Que l'on se figure une gigantesque pince à gants, aux branches de deux pieds de longueur, et dont l'intérieur serait orné de deux lignes de clous d'acier triangulaires, saillants de deux pouces et s'emboîtant pour former la plus puissante machine à triturer.

On aura alors une vague idée de la terrible gueule qui menaçait le comte de Lincourt.

Celui-ci, avec le plus beau calme, saisit le moment propice et fit feu.

L'eau jaillit sous les coups de queue de l'alligator, qui vomit un flot de sang noir et sombre.

De la rive, les trappeurs, l'étranger et la jeune fille avaient suivi d'un regard anxieux cette courte lutte de l'homme contre le dangereux crocodile américain.

Un soupir de satisfaction soulagea les poitrines oppressées.

—Il est de sang noble, je n'en doute pas, avait prononcé sentencieusement John Burgh.

—Son sang-froid intelligent le prouve."

—Quand je le disais ! appuya Tête-de-Bison, que le triomphe de M. de Lincourt faisait fier.

—Vous en verrez bien d'autres.

—Croyez-moi !

—C'est un rude compagnon, qui nous réserve plus d'une surprise."

La jeune amazone, profondément impressionnée, ne quittait plus le nageur des yeux.

Elle laissa tout à coup échapper un cri d'effroi, car il lui parut que le comte était brusquement assailli par un ennemi qui s'avavançait traitreusement entre deux eaux.

Un second coup de revolver retentit.

Un second caïman, l'œil crevé, le crâne perforé, laissait le passage libre à l'intrépide nageur.

Une troisième fois, enfin, le comte, avec la même adresse, évita le contact d'un dernier adversaire.

Beau succès !

Burgh est enthousiasme.

Les aventuriers saluent le comte de leurs bravos.

On le voit soudain disparaître dans des touffes de joncs qui croissaient en abondance sur les rives du fleuve.

Au bout d'un instant, il sort des roseaux où il s'est habillé ; il s'avance, le fusil sous le bras, au devant des trappeurs.

John Burgh, qui va carrément au but, salue l'étranger et sa fille ; puis il leur dit :

—Vous voyez que nous attendions le chef !

—On ne peut vous accompagner à Augustin ; mais piquez vers cette colline, là-bas.

—Vous apercevrez la ville.

—Quant à rester... impossible !

—Nous aurons à dire probablement des choses graves, et vous comprenez ?"

—C'est trop juste, dit en souriant l'étranger,

Le vieux cavalier et la jeune fille s'éloignèrent au pas de leur monture, dans la direction de la ville d'Augustin.

Roséc-du-Matin jeta un long regard sur le hardi vainqueur.

Elle s'en allait à regret.

Elle était femme.

Elle eût voulu voir et savoir.

Le comte de Lincourt échangea une poignée de main avec Grandmoreau et salua ses futurs compagnons d'aventures.

—Qui sont ces étrangers ? demanda-t-il en désignant l'amazone et celui qui l'escortait.

—Un étranger et sa fille, égarés dans ces parages ! dit Grandmoreau.

—Comme nous avions à causer, on les a priés de s'éloigner.

—Mais ils courent de graves dangers fit le comte.

—Le cavalier a l'air décidé, fit observer Burgh, mais sait-il abattre un jaguar ?

—La jeune fille semblait me porter quelque intérêt ! dit le comte en souriant.

—Je l'ai entendue me crier de prendre garde à moi !

Le Cacique qui avait longuement observé le comte, lui dit :

—Roséc-du-Matin a le cœur bon, elle faisait des vœux pour le chef.

—Vous connaissez cette jeune fille ? demanda le comte à l'Indien.

—Je l'ai vue aujourd'hui pour la première fois, dit le Cacique.

—Mais vous savez son nom ?

—Elle a dans le regard quelque chose qui fait penser au soleil du matin, rayonnant doucement à travers le feuillage humide.

—Je lui ai donné le surnom que le chef vient d'entendre.

—Et, by God, sir, dit Burgh, l'enfant le mérite.

—Elle est mignonne, jolie...

—Un bouton de rose.

—Ah ! si charmante ! fit le comte.

—En ce cas, gentlemen, l'un de nous devrait se dévouer et...

Le comte n'acheva pas.

Un long cri d'effroi retentissait.

Suprême appel au secours !

Dernier effort de la créature humaine en face de la mort !

Un hennissement d'agonie suivit le cri humain.

Un énorme jaguar se tenait cramponné au poitrail du cheval monté par le gentleman étranger ; les puissantes mâchoires du tigre américain enserraient la gorge de sa victime, qui tomba à genoux, à demi étouffée.

Le cavalier avait vidé les arçons.

Le revolver au poing, il cherchait le moyen de tuer le jaguar sans blesser son cheval.

Mais l'émotion l'empêchait de viser : chacune de ses balles se perdait sans toucher le but.

Les trappeurs, le rifle à l'épaule, suivaient toutes les péripéties de la terrible scène.

—Tirez donc ! leur commande le comte.

—Impossible ! répond Grandmoreau qui abaisse son arme.

—Nous tuerions peut-être l'homme.

Cheval, bête féroce et cavalier forment à la vérité un groupe mouvant au milieu duquel, à la distance de deux cents mètres une balle peu fort bien s'égarer.

M. de Lincourt hausse les épaules.

Il met en joue, vise une seconde et tire.

Le jaguar roule d'un côté, le cheval de l'autre et le cavalier se lève debout, entre les deux bêtes agonisantes.

Les trappeurs n'applaudirent pas au coup de maître de leur jeune chef.

Ils gardèrent le silence de l'étonnement ; ils étaient ravis.

Le Cacique araucanien restait stupéfait.

Il traduisit son enthousiasme par un cri de cœur.

—Si ce scélérat de Tonneins tirait comme ça, dit-il, je l'aurais accepté comme roi ! Mais c'est une coyotte, un renard bleu, un vil animal.

Et il fit un pas vers le comte pour lui raconter son histoire.

—Moi, Tomaho, dit-il, je...

—Assez ! crièrent les chasseurs.

—Est-ce le moment de faire ton récit ?

Tomaho observa timidement.

—Il faut cependant que le chef sache...

—Plus tard ! plus tard ! dit Grandmoreau.

—Oui, plus tard ! fit le comte distrait par l'approche du cavalier démonté, qui rejoignait le groupe des trappeurs.

Il avait été précédé par sa jeune compagne, qui s'était laissé guider par l'instinct de son cheval.

Le vieillard s'inclina devant le comte.

Puis, lui tendant la main :

—Merci, monsieur, lui dit-il simplement.

—L'amitié du colonel d'Eragny vous est acquise.

Et désignant la jeune amazone.

—Ma fille, ajouta-t-il.

Mademoiselle d'Eragny ne prononça pas une parole.

Son regard parla.

Il fut éloquent.

—Colonel, répondit le comte, j'ai donc rendu un service à un compatriote ?

—Car vous êtes français.

Sur un signe affirmatif, il ajouta :

—Béni soit, colonel, le hasard qui m'a amené ici.

—Nous donneriez-vous votre nom ? demanda M. d'Eragny.

—Le comte Henri de Lincourt, dit le jeune homme.

—Venez-vous à Augustin ?

—Oui ; j'y ai certaines acquisitions à faire avant d'entrer en campagne.

—Alors permettez-nous de compter sur votre visite.

—A l'heure du dîner.

Le comte hésitait.

Un regard de mademoiselle d'Eragny le décida.

—Je serai votre hôte, répondit le comte avec un empressement poli.

—Et s'il vous plaît, nous partirons à l'instant pour Augustin.

—Ces gentlemen me permettront de remettre à plus tard les explications que nous avons à échanger.

Cette promesse du comte parut causer une joie très vive à mademoiselle d'Eragny.

On se mit en marche.

Le comte observa la jeune fille à la dérobée, et celle-ci rougit chaque fois que son regard rencontrait celui du comte.

A la porte d'Augustin, le comte et sa fille se séparèrent des trappeurs qui, de leur côté, gagnèrent une taverne, rendez-vous ordinaire de leurs compagnons.

III

La ville d'Augustin est une cité dont l'administration, la milice, la population et les autorités font l'étonnement du voyageur.

On y commerce comme nulle part ailleurs ; les soldats s'y montrent très peu militaires ; les mœurs y sont d'un laisser aller sans bornes ; on n'y fait rien comme ailleurs.

Beaucoup de jactance, de vergogne, de pose ; au fond, rien de solide.

Etranges habitudes : nonchalance inouïe, souci extrême de paraître, profond dédain d'être ; un attachement extraordinaire pour

certaines formes, une insouciance choquante de certaines autres, et jamais de fond, telle est la ville, et, en général, telles sont ces villes frontalières perdues sur les confins du Mexique.

Armée pour rire, République pour rire, peuple dont on rit, gouverneur dont on se moque ; un commerce actif dans des conditions excentriques, des habitations formant oppositions et contrastes heurtés ; mélange singulier de luxe et de misère ; pas de chemises et des vestes de velours brochées d'or et de soie ; de la lâcheté à revendre et du courage inattendu ; rien de ce qui peut se prévoir raisonnablement, tout ce qui ne doit pas arriver, l'invraisemblance et l'impossible en permanence, voilà la cité.

Insouciant et causant, les trappeurs, que le comte avaient rejoints quelques heures après, allaient par les rues.

Ils avaient à peine remarqué les groupes bryants formés à chaque carrefour.

Arrivés sur la place centrale, il durent enfin s'apercevoir de l'agitation qui régnait dans toute la ville.

Sur ce point se trouvaient réunis des groupes nombreux gesticulant, discourant, proférant des cris de menace, inintelligibles pour les survenants.

—Voilà des gens qui paraissent fort animés, dit le comte en marchant vers la foule.

—Eh ! garçon, demanda-t-il à un jeune lepero de bonne mine, qui profitait de la bagarre pour couper quelques bourses et voler des foulards.

Le larron, au lieu de répondre, se glissait comme une anguille dans les rangs pressés des émeutiers ; mais il lorgnait le comte du coin de l'œil tout en fuyant.

Il se demandait, défilant, ce que ce trappeur—the comte avait son costume de chasse—pouvait lui vouloir.

Or, M. de Lincourt, voyant s'écarter ce jeune drôle, tira de sa poche un magnifique dollar flambant neuf et, l'élevant au-dessus de sa tête, il le fit miroiter au soleil en criant de nouveau :

—Eh ! garçon.

Le lepero, qui était à dix pas déjà, revint, ondoyant du corps, rampant à travers ce flot humain, tenant son regard noir et brûlant attaché sur la pièce qui le fascinait.

Il se posa devant le comte, humble, quémandeur, et dit, tendant la main :

—Tout à votre disposition, señor.

Le comte connaissait cette race à fond ; il laissa tomber l'or dans la main du drôle, qui frétille comme une anguille et fut gagné du coup.

—Que désirez-vous, señor ? demanda-t-il.

—Savoir pourquoi ces gens-là errent, dit M. de Lincourt.

—C'est à cause des Indiens qui nous bloquent dit le lepero.

Les gens d'Augustin veulent que le gouverneur et ses soldats battent les Apaches.

Le gouverneur et ses soldats refusent de marcher à l'ennemi.

—Et le peuple va battre l'armée pour la forcer à battre les Indiens ? dit le comte en riant.

—Précisément, señor.

—Mais si le gouverneur et la garnison persistent dans leur résolution de ne pas marcher à l'ennemi, qu'arrivera-t-il ?

—Il arrivera, señor, que les habitants tomberont sur les militaires, et, si ces derniers sont vaincus ce sera le gouverneur qui paiera l'impôt exigé par la reine des Apaches pour laisser le passage libre.

—Si c'est la population qui est rossée par la troupe, on lèvera sur elle un emprunt forcé.

—Mais, fit le comte, il vaudrait infiniment

mieux que les habitants et les soldats se réunissent contre l'ennemi.

—Ah ! voilà une idée qui est bien d'un Français, senor, fit le lepero.

“Une idée comme il n'en poussa jamais dans le cerveaux d'un honnête trafiquant d'Augustin.”

Le comte sourit.

Le lepero vit que l'on avait plus besoin de lui : il salua avec une grâce exquise et se faufila de nouveau dans les groupes pour exercer son honorable industrie.

Cependant le tumulte allait grandissant. L'émotion populaire se traduisait par des injures contre les soldats et le gouverneur.

On entendait récriminer de tout côté :

“Les soldats ne serviront donc jamais à rien.

“Qu'ils marchent !

“Ils sont plus lâches que des coyottes.”

Mille autres propos, doublés d'autant d'insultes, circulaient dans la foule, qui semblait n'avoir pour la garnison et l'autorité qu'un respect fort médiocre.

Tout à coup les cris se confondirent en une seule vocifération.

Pourquoi cette violente clameur ?

Trois cents soldats de la garnison débouchaient sur la place.

Ils avaient à leur tête le gouverneur de la ville.

Quelle troupe !

Quel gouverneur !

A voir le chef, on comprend les soldats, et les soldats font comprendre le chef.

Il est sur une mule, le gouverneur !

C'est un ivrogne, un paillard, mais, au demeurant, le meilleur homme du monde.

C'est Sancho Pança gouvernant un drôle de monde et un monde de drôles, devenu quelque peu drôle lui-même, mais resté bon enfant.

Cependant d'un air qu'elle s'efforce de rendre menaçant, la force armée escorte le chef civil et militaire de la ville d'Augustin.

La force armée ! Tristes soldats.

En résumé, une troupe de malandrins du plus étrange et du plus pittoresque aspect.

C'est à la tête de ces soldats que le ventripotent gouverneur s'avance à la rencontre de la foule émeutée, qui sait ce que vaut l'aune de toute cette friperie militaire.

Le gouverneur crie halte en débouchant sur la place.

La colonne s'arrête avec une manœuvre de précision remarquable ; les rangs se heurtent, chaque homme donne du nez dans le dos du voisin ; des armes tombent ; les officiers jurent, les troupiers se gourment.

L'alignement dure un bon quart d'heure.

Le gouverneur prend un air belliqueux : la foule est hostile, moqueuse et provocante.

Les soldats s'engueulent vigoureusement avec elle.

Le gouverneur a une harangue à prononcer ; il pousse sa mule en avant et veut parler.

Sa voix de fausset se perd dans les clameurs de plus en plus menaçantes.

—A bas le gouverneur ! crie-t-on.

“A mort la milice !

“La corde pour ces lâches !”

Les soldats et leur chef se déconcertent devant les cris furieux de la multitude.

Ce spectacle était amusant.

Le comte de Lincourt et ses trappeurs, ayant gravi les quelques marches d'une fontaine monumentale élevée au milieu de la place, observaient en riant cette scène burlesque.

Ils formaient un groupe distinct sur une plateforme, d'où ils planaient au-dessus de la foule, le gouverneur s'étant placé au-dessous d'eux pour faire ses sommations.

Il avait piteuse mine, le bon gouverneur, et la corvée lui paraissait pénible : il suait, geignait, gesticulait.

Mais c'était en vain ; on le huait à outrance.

Le comte, cependant, se sentait quelque sympathie pour ce pauvre homme, qui ne semblait animé que de bonnes intentions.

—Eh ! senor, lui cria-t-il, un mot, je vous prie.

Le gouverneur leva la tête vers les chasseurs ; il admira leur prestance, sentit qu'il y avait là une force, peut-être un secours, et il poussa sa mule plus près de la fontaine.

—Gentleman, dit-il au comte, tout à vous ; que souhaitez-vous de moi ?

“Malgré l'embarras où je me trouve, je suis tout disposé à vous être agréable.

“Mais si vous pouvez m'aider à me tirer d'affaire, vous et vos amis, par la Madone ! je vous en serai toute ma vie reconnaissant.

—Je ne demande pas mieux, senor, que de vous donner un conseil ou un coup de main ; mais que voulez-vous, en somme ?

—Eh ! gentleman, je ne veux rien moi.

“Ce sont ces braillards qui exigent quelque chose d'à peu près impossible.

“Ils veulent que les soldats attaquent les Indiens.

“J'ai beau leur dire que mes hommes refusent de marcher ; ils n'entendent à rien.”

En ce moment, les hués redoublèrent, et le gouverneur perdit contenance.

—Gentleman, dit-il, ces forcés sont capables de me battre ; et je vous demande un peu s'il y a de ma faute.

—Faites charger ces braillards, dit le comte.

—Vous avez raison, fit le pauvre gouverneur sur le ton de la résignation ; mais si les soldats sont repoussés, je serai tué.

—Baste ! fit le comte, nous sommes là.

—Mais vous n'êtes que sept !

—C'est six de trop pour cette canaille.

Le gouverneur sentait qu'il fallait en finir et il savait que les chasseurs inspiraient une terreur salutaire au gens d'Augustin.

—Vous me promettez, gentleman, dit-il, de ne pas m'abandonner ?

—Comptez sur nous, dit le comte.

—Bon ! fit le gouverneur : j'ai votre parole et je me risque.

Il montra, ma foi ! quelque courage, prit une attitude menaçante et cria aux mutins, avec une emphase solennelle :

—Je prends Dieu et les saints à témoin que j'ai épuisé toutes les voies de conciliation.

“Que le sang versé retombe sur les coupables !”

Puis d'un geste tragique :

— dispersez-vous ! cria-t-il, — ou je fais tirer.

A cette menace, mille voix répondirent par ce seul cri :

—A mort ! A mort !

La contenance des soldats n'était pas faite pour en imposer aux rebelles ; les chasseurs riaient, ce qui n'indiquait pas qu'ils fussent sérieusement décidés à intervenir.

La foule ne vit qu'un gouverneur et des soldats à molester.

Ce sont des jeux qu'elle aime, quand ils sont sans danger.

Elle s'enhardit.

Quelques enragés, le couteau à la main, s'avancèrent contre le malheureux gouverneur, qui se prit à trembler de frayeur.

Et jeta un regard suppliant vers le comte.

Cependant Tomaho, le géant patagon, donnait des signes d'impatience visibles et s'adressait enfin au comte de Lincourt avec animation :

—Ces gens-là, fit-il, sont de lâches coyottes !

“Je comprends ce que c'est !

“Ils veulent renverser le gouverneur.

“C'est comme ça qu'ils m'ont détroné, là-bas, en Araucanie ; mais j'avais contre moi un peuple brave et un ennemi subtil.

“Ici, je me sens capable de battre tous ces loups sans courage.

“Si vous voulez, chef... je...”

Il fit un geste expressif et ses yeux étincelèrent.

Le roi détroné, Tomaho, prenait ardemment parti pour le gouverneur menacé, qui était déjà entouré par une douzaine de forcés.

—A moi, soldats ! braillait-il d'une voix étranglée par la peur.

Et comme personne ne bougeait.

—Secourez-moi, gentleman ! Trappeurs, à mon secours ! suppliait-il en s'adressant aux chasseurs.

Le Patagon grondait sourdement.

M. de Lincourt fit un signe à Tomaho, et descendit avec lui les trois marches qui le séparaient du gouverneur et de ceux qui le menaçaient.

De deux formidables coups de poing, il abattit deux des plus enragés, pendant que le géant, se saisissant d'un braillard qui l'agaçait, le souleva de terre et le lança dans la large vasque de la fontaine, où l'Augustinois se mit à barbotter, à la grande joie des chasseurs qui se tenaient les côtes.

Le brave Patagon tendait les mains pour recommencer la même expérience, mais il ne trouva pas de baigneur de bonne volonté.

Tout le monde reculait à son approche.

Il se fit un large cercle.

Le gouverneur délivré respire plus à l'aise.

Il remercie chaleureusement ses sauveurs.

Tout à coup un incident se produit.

Un soldat des derniers rangs laisse tomber son arme.

Le coup de fusil part au choc.

Une commotion de terreur saisit la foule, qui s'imagine que la troupe, encouragée par le secours des trappeurs, a pris le parti de tirer.

Des cris d'épouvante retentissent.

Mais les soldats de tête se sentent effarés tout autant que le peuple.

Ils ont entendu une détonation en queue ; ils se croient assaillis par derrière.

Il y a poussée et reculade.

Des poltrons déchargent leurs armes au hasard et tout fuit en hurlant :

—Trahison ! Trahison !

C'est une panique désopilante.

La place est vide en un instant.

Les chasseurs voient une trentaine de corps étendus...

S'est-on tué ?

Le gouverneur assure que c'est impossible.

Cependant les deux partis, groupés dans les rues voisines, voient que le théâtre de la lutte est évacué ; chacun comprend qu'il a fait peur à son adversaire.

Aussitôt le peuple de revenir... mais prudemment et pas à pas.

Et les soldats de rentrer aussi... avec non moins de circonspection.

A mesure que les groupes s'enhardissent et s'avancent, on voit les corps étalés s'agiter et se relever ; le gouverneur dit avec satisfaction :

—Je le savais bien ! Mon peuple et ma milice sont incapables de s'égorger ! Ces gaillards faisaient les morts !

—Senor, dit le comte en riant, je ne vous félicite ni sur la population ni sur l'armée.

“Comme il faut en finir, toutefois, je vais haranguer la foule.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rûde, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours la magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de toutes mes prescriptions pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, extraites aux moyens des procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents collèges et institutions de bienfaisance.



LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$75, \$50, \$25.00, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 31 Mars Après-Midi et Soirée.

FLORENCE BINDLEY

La jeune et jolie Artiste

DANS LA FAMEUSE COMÉDIE INTITULÉE :



Nouvelles Chansons, Danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante. — *Welber Uncle Tom's Cabin.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne, pour le mois de Février

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduiront nos montres, et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités; mais vous ne pouvez chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pouvez payer la différence, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le lotier est garanti en Oréal solide, un métal qui ne peut être recouvert de fer que par des experts; richement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est impeccable, monte à la main, ajusté et réglé et placé ment garanti. En en prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.87, et rien pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez : **A. C. ROBUCK & CO., 67 & 69 Adelaide St. East, Toronto, Can.** Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet. Car la marchandise n'est pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

PRIX DE VENTE \$5.87

Simple Free

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine en Fer en Général.

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York,